

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Du 10 août 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Les cuirassés américains.

Les cuirassés américains partis de San Francisco pour l'Extrême-Orient sous les ordres du contre-amiral Sperry, après avoir contourné le continent de l'Amérique du Sud tout entier pour se rendre de Hampton Roads à la côte occidentale des Etats-Unis...

La population a montré aux équipages la plus grande cordialité, bref les Américains ont été traités comme de véritables amis. Le peuple américain se réjouit, sans aucun doute, des attentions dont l'objet des mariages, et de son côté, tout ce qui dépend de lui pour resserrer les liens d'amitié qui l'unissent au peuple néo-zélandais...

Car si la sympathie des néo-zélandais pour les Américains n'est pas douteuse, elle n'a pas été leur unique mobile dans la brillante réception qu'ils ont faite au contre-amiral Sperry et à ses marins. Ils considèrent, et avec juste raison du reste, que la croisière des cuirassés américains dans le Pacifique et leur séjour, si court qu'il soit, dans le port principal de leur pays, leur est d'un appui sérieux dans la politique qu'ils ont adoptée et qu'ils sont résolus à suivre dans leurs rapports avec les Japonais...

La Nouvelle Zélande est une colonie anglaise, mais comme presque toutes les dépendances de l'Angleterre elle joint d'une autonomie à peu près complète.

Elle a sa législation propre et édite les lois qui lui conviennent. Or, la Nouvelle Zélande se trouve, comme la côte occidentale des Etats-Unis, menacée d'une invasion d'ouvriers japonais, et pour la prévenir se législateur a voté une loi.

Maître cette loi, quoique insuffisante au gré de la population, a soulevé des protestations chez les Japonais, et comme les Néo-Zélandais ne pouvaient guère demander l'appui de la métropole dans leur dispute avec les sujets de Mikado, l'Angleterre était actuellement l'alliée du Japon, ils sont réduits à leurs propres forces.

Assés, sont-ils enchantés de la présence de la formidable flotte américaine dans le port d'Auckland, car ils savent bien que, malgré toutes les déclarations du contraire, le but principal du gouvernement de Washington en envoyant ses cuirassés de l'Atlantique au Pacifique était de faire baisser le ton des Japonais, qui se montraient par trop exigeants et quelquefois arrogants dans la discussion des affaires entre les deux pays, et grésillaient les menaces incertaines dans un but qu'on ne pouvait clairement discerner mais qui était tout au moins suspect.

Les Néo-Zélandais sont convaincus qu'ils profiteront de l'influence qu'exerce la croisière de la flotte américaine sur les Japonais, et ils ne se trompent probablement pas.

JOURNAL D'UN COMEDIEN.

Dans un de mes derniers articles, en constatant le rôle important de certains accessoires, je m'étais au premier rang la dangeruse "intermittence" des armes à feu, bien que l'auteur qui compte sur ce moyen tragique de dénouer son drame semble oublier qu'au théâtre, la mort est plus souvent un comode expédient qu'un argument psychique.

Il peut arriver cependant que, pour certains ouvrages, le coup de feu final soit la résultante logique d'une succession de situations qui en atténuent la violence, et semblent même la justifier.

Dans la "Femme de Claude", le dénouement s'impose, il est même prévu, il paraît sans crimes futurs d'un mensonge moral, pour qui la patrie et la famille n'existent pas!

Dans le "Mariage d'Olympe", la solution ne peut être que la même!

Je me souviens, avec un sentiment de légitime orgueil, que, lorsque nous reprimes la pièce au théâtre du Vaudeville de la place de la Bourse (6 mars 1863), Emile Augier cherchait un mot final atténuant la violence de son dénouement. Je lui proposai celui-ci: "Jetant à terre le pistolet dont il s'était servi pour sauver son honneur de gentilhomme et sa dignité de père, le marquis de Puygiron dit simplement: "Dieu me jugera!"

Le mot, accepté par l'auteur, subsiste dans une édition qui paraît quelque temps après cette reprise.

Mlle Fargueil était admirable dans ce rôle d'Olympe. Quel dégoût de la vie! Quel mépris de l'humanité!

Un autre ouvrage que j'enseignais l'honneur d'interpréter à ses côtés, fut un drame en trois actes de M. E. de Girardin, "Les Deux Sœurs", représenté à ce même théâtre du Vaudeville, le 12 août 1865.

Les interprètes choisis par le directeur de la "Presse" étaient Mmes Fargueil, Françoise Cellier, MM. Félix Berton père, Frédéric Febvre, dernier survivant de cette distribution.

Un détail semblait préoccupé plus particulièrement M. de Girardin: "J'ai remarqué, me disait-il, que dans toutes les pièces où il se rencontre un coup de pistolet final, il rate généralement le jour de la première; aussi, si vous le voulez bien, mon cher Febvre, de l'issue de la répétition, nous irons ensemble demander à Devienne s'il n'y aurait pas moyen qu'en nous fit des "capsules spéciales".

Le célèbre armurier promit de faire pour le mieux, mais on se refusait toutefois à rien garantir. "Il en est des capsules, nous disait-il, comme des silhouettes: ce n'est que lorsqu'elles ont pris feu que l'on peut savoir si elles sont bonnes!"

Il y avait dans les "Deux Sœurs", un troisième acte, une scène sur laquelle comptait absolument M. de Girardin.

Je représentais un mari outragé, et disais à Berton père, qui était l'ami infidèle: "Voici deux pistolets, monsieur, choisissez: je prendrai l'autre et lorsque la pendule sonnera quatre heures, nous tirerons ensemble."

Berton père naturellement, se refusait noblement à cette combinaison, préférant mourir sans se défendre, que tirer sur ce pauvre Febvre qu'il avait mortellement offensé. Alors, au comble de la fureur, après avoir épuisé toutes les injures, je lui crachais à la face!

Sans me répondre, mon patient adversaire se contentait de désigner l'autre joue. Je saisissais alors les pistolets et tirais à bout portant sur ce fervent disciple des lois évangéliques.

Berton tombait; de l'autre arme je me faisais sauter le peu de cervelle qui me restait, tout cela devant Fargueil, cette épouse éternellement coupable, et le rideau baissait sur ce dénouement qui n'était pas sans offrir quelque danger. A la répétition générale, un de nos directeurs, dont j'ai oublié le nom, eut un mot admirable.

Il était monté sur la scène, accompagné d'un monsieur que personne de nous ne connaissait.

"Ah! mes enfants! nous dit-il, en essayant son front, quelle scène!... quel succès!... quand vous avez si bien craché à la figure de Berton, mon cher Febvre, je ne puis vous dire tout ce que j'ai éprouvé... Tenez, ajouta-t-il, en nous désignant l'inconnu amené par lui, voilà mon frère qui a un château près d'Evreux... eh bien! cela lui a fait le même effet qu'à moi!..."

Je dois à la vérité de constater que la première fut loin d'être triviale, pour le public tout au moins, qui prenait gaiement les situations les plus dramatiques.

Dans les coulisses, M. de Girardin s'agitait fiévreusement: "Ah! la cabale est bien organisée, disait-il à ceux qui venaient à lui, mais je les attends à la scène du troisième!"

En me confiant les fameuses "capsules spéciales" enfermées dans une boîte cachetée aux initiales E. G. "Vous les placerez, m'avait-il dit, au dernier moment - évitez le contact de l'air."

Ayant de commencer le troisième acte: "La boîte n'a pas quitté votre

logis? me demanda-t-il de nouveau.

"Non, mon cher auteur. Personne n'y a touché?"

"Personne... c'est moi-même qui viens de mettre les capsules, soyez sans crainte."

Pendant la fameuse scène qui devait tout sauver, les rires avaient recommencé de plus belle, et quand l'en vint à cracher au visage de Berton un "ah!" de dégoût se fit entendre dans la salle, mais tout cela n'était rien encore.

Lorsque Berton me tendit l'autre joue, oh! alors, ce fut de délices... on se tordait.

Je ne sais pourquoi à ce moment le souvenir du monsieur qui a un château près d'Evreux traversa ma pensée. Enfin, je tire sur mon odieux rival... Oh! surprise!... le coup part et Berton en profite pour tomber mort, mais au milieu d'une hilarité générale.

A mon tour... l'arme fait docilement son office, les capsules étant "spéciales" je tombe également pendant que les spectateurs s'éclatent.

Enfin, le rideau tomba aussi avec la pièce et ce fut au milieu d'un épouvantable charivari que Félix annonça le nom de l'auteur, qui après nous avoir serré la main, prit congé avec un empressement facile à concevoir.

La seconde représentation n'eut rien à envier à la première; il est vrai que la troisième nous réservait de pénibles surprises. Le moment venu, je tire sur Berton. Horreur!... le pistolet rate, malgré cela Berton s'affaisse, comme il convient à un homme qui se sacrifie jusqu'au bout; j'appuie l'autre pistolet sur ma tempe, je lâche la détente... rien!... le second coup rate comme le premier... Mais alors ces capsules n'étaient donc pas spéciales?

Ainsi que Berton, victime du devoir professionnel, je tombe de mon côté, et le rideau de l'autre. Quand je sortis de scène, l'entendis M. de Girardin s'écrier avec un accent de sincérité vraiment touchante: "Allons! Devienne, lui aussi, est de la cabale."

Heureusement pour la direction, "La Famille Benoit" succéda aux "Deux Sœurs". Frédéric Febvre ex-vice-doyen de la Comédie Française.

WEST END.

Une forte brise s'est élevée sur le Lac Pontchartrain dimanche soir et a rendu West End véritablement délicieux, et c'est devant une foule énorme de spectateurs que le nouveau programme a été inauguré.

Miss Marie Mae Montrose, la chanteuse à la double voix, a retrouvé son succès de la semaine dernière. Mlle Dolores s'est montrée dès le début de son engagement une clairvoyante exceptionnellement douée.

Julius Bolian et Chris Schriever sont des chanteurs d'un réel mérite que le public félicite.

Il y a chaque soir à West End un grand concert par l'orchestre Lombardo et des vues animées du cinématographe.

Explosion d'une fabrique de poudre.

Madrid, 10 août.—Une dépêche de Badajoz, capitale de la province de ce nom, annonce que neuf personnes ont été tuées samedi dernier par l'explosion d'une fabrique de poudre.

L'explosion a été si violente que la plus grande partie de la ville a été détruite.

AU VENEZUELA.

Wilelmstad, Curaçao, 10 août.—La barque vénézuélienne partie de Coro pour Puerto Cabello que des vents contraires avaient poussé à la côte, a été autorisée à jeter l'ancre dans le port de Wilelmstad.

Les autorités après avoir fourni de l'eau et des vivres aux navires ont décidé qu'il devait poursuivre sa route.

Hier après-midi le vapeur américain "Zulie" est arrivé de Maracaibo.

Son capitaine rapporte que les autorités vénézuéliennes ont refusé de recevoir une dépêche envoyée par le consul américain à Wilelmstad, et qu'un seul passager a été autorisé à débarquer dans ce port.

Commentaires de la presse anglaise.

Londres, 10 août.—Quelques journaux du matin commentent en termes flatteurs le voyage de l'escadre américaine et son arrivée dans les eaux néo-zélandaises. Ils regrettent pour la plupart que le gouvernement anglais n'ait pas envoyé une escadre à Auckland pour souhaiter la bienvenue aux marins américains.

Le "Times" dit: "Il y a un très légitime sentiment de satisfaction dans ce très remarquable déploiement de force navale d'une nation qui plus que toute autre, est considérée comme l'alliée naturelle de la Grande Bretagne dans le Pacifique, et à vrai dire, dans le monde entier."

Accident de chemin de fer en Allemagne.

Eckemförde, Allemagne, 10 août.—Neuf personnes ont été tuées et une vingtaine grièvement blessées, ce matin, dans une collision de trains survenue entre Flessburg et Kiel.

Entrées de deux souverains.

Cronberg, 10 août.—L'empereur Guillaume est arrivé ce matin à 11:15 heures à Cronberg où il se rencontrera demain avec le roi Edouard d'Angleterre. En quittant Cronberg le roi Edouard se rendra à Marienbad où il va faire sa cure annuelle.

Départ du roi Edouard pour Marienbad.

Londres, 10 août.—Le roi Edouard, accompagné d'une nombreuse suite, est parti aujourd'hui pour Marienbad, via Cronberg où l'attend l'empereur Guillaume.

Sa majesté aura une entrevue demain avec l'empereur d'Allemagne, et mercredi matin il rencontrera l'empereur François-Joseph d'Autriche à Ischl. De cette dernière ville il se rendra directement à Marienbad où il séjournera trois ou quatre semaines.

DANS L'ALABAMA.

Birmingham, Ala., 10 août.—A la suite de l'attaque d'un train transportant des "strike-breakers" dans le district minier, une quarantaine de grévistes ont été arrêtés aujourd'hui et incarcérés dans les prisons de Centerville et de Birmingham.

Plusieurs citoyens influents ont fait appel aujourd'hui au gouverneur Comer, le priant de proclamer la loi martiale dans la région.

M. John P. White, vice-président de l'Union des mineurs d'Amérique, est arrivé ce matin à Birmingham.

Mort du major Hooper Harris.

Mobile, Ala., 10 août.—Le major William Hooper Harris, âgé de 73 ans, est mort subitement aujourd'hui à Mobile d'une congestion du cœur.

Le major Harris était un vétéran de la guerre civile pendant laquelle il avait servi sous les ordres du général Joseph Wheeler.

FAITS DIVERS.

Grève d'ouvriers filateurs.

Les ouvriers de la filature de coton de Lane et Magnolia se sont, en grande majorité, mis en grève hier matin, ne voulant pas accepter la réduction de vingt pour cent sur les salaires annoncée la semaine dernière.

Le bruit avait couru, cependant, que les ouvriers avaient déclaré dans une requête signée par le plus grand nombre d'entre eux, qu'ils préféraient une réduction des gages à la fermeture de la fabrique jusqu'à une amélioration de la situation commerciale.

Il est vrai que beaucoup de signatures de la requête se sont mis en grève comme les autres hier matin, en déclarant qu'ils n'avaient donné leurs signatures que parce que les patrons leur avaient demandé.

Des douze cents ouvriers cent cinquante environ se sont présentés hier à l'ouverture de la fabrique. De nombreux grévistes ont passé une partie de la journée dans le voisinage, mais il n'y a eu aucun désordre. La police a fait, du reste, pris des mesures pour maintenir l'ordre.

Cinq agents gardaient la porte d'entrée, près de laquelle se pressaient des jeunes garçons et des jeunes filles au nombre d'une centaine.

C'était évidemment la première fois qu'ils se trouvaient en grève, et beaucoup d'entre eux regardaient les visages basanés avec hostilité, comme s'ils se demandaient s'ils ne devraient pas y remédier.

D'autres manifestant, au contraire, l'intention arrêtée de continuer la grève.

Des ouvriers dégoûtés par leurs camarades ont demandé au caissier de la compagnie Magnolia le paiement des salaires d'été, et ayant essuyé un refus ils ont annoncé qu'ils allaient recourir aux moyens légaux.

La grève avait attiré une foule de gens inoccupés dans le voisinage de la fabrique, et pendant un temps on pu craindre quelques désordres, mais la police n'a pas eu à intervenir. D'ailleurs, les grévistes et les curieux avaient disparu à dix heures du matin et les rues avoisinantes avaient repris leur aspect ordinaire.

Les salaires dus n'ont pas été payés hier parce que sept cents ouvriers environ travaillaient aux pièces et que leur compte de travail n'est pas établi avant plusieurs jours. C'était du reste la coutume de ne payer à ces ouvriers le travail d'une semaine qu'à la fin de la semaine suivante.

Les grévistes à qui il est dû de l'argent seront payés samedi prochain.

Grièvement blessé.

Thomas O'Neill, âgé de 62 ans et demeurant rue Royale, 1418, a été transporté à l'hôpital hier matin dans un état critique.

Il paraît que l'individu était tombé dans sa chambre pendant la nuit. Il était à l'état comateux quand il a été découvert à neuf heures du matin.

Le docteur Perillat a été mandé aussitôt mais comme il a refusé de prescrire pour le blessé il a été transporté à l'hôpital.

La police a ouvert une enquête en apprenant que O'Neill était au plus mal, et a su qu'il avait passé la soirée de dimanche à West End où il avait été assommé de coups par plusieurs individus.

ATTAQUE.

Donald Bogull, qui demeure rue N. Robertson, 1021, se trouvait à l'angle des rues St-Bernard et St-Claude hier matin vers une heure, lorsqu'il a été attaqué et blessé au corps par quatre nègres qui se sont enfuis avant l'arrivée de la police.

Pose des pierres angulaires.

C'est une église et d'une école catholiques.

Les pierres angulaires de l'église de la Mater Dolorosa de Carrollton et de l'école paroissiale St-Henri situées dans la rue Berlin ont été posées dimanche dernier en grande pompe et en présence de nombreux membres du clergé et d'une foule de fidèles.

La nouvelle église, dont la construction sera achevée cette année, est située à l'angle de l'avenue de Carrollton et de la rue Plum. C'est un superbe édifice digne de l'importance de la paroisse. Les membres du clergé présents étaient l'archevêque Blenk, le très révérend Laval, le très révérend Frain, les révérends Rickard, Brockmeyer, Raymond, Corré, Yauthier, Waldon, Stearns, Lorents, Lombard, Spillard, Ryan, Moye, Hoehard, Jeanmard, Franco et Prim, pasteur de la paroisse.

L'archevêque Blenk a béni la pierre angulaire et a prononcé une allocution dans laquelle il a vivement félicité les paroissiens de leur zèle et de leur désir pour assurer les moyens de construire la nouvelle église.

Le très révérend O'Connor a également fait une allocution et le très révérend Massardier a annoncé une indulgence de cent jours, avec les conditions ordinaires, pour tous les assistants des journaux, un historique de l'église signé par les prêtres présents, des médailles, etc., ont été placés sous la pierre angulaire.

A quatre heures de l'après-midi a eu lieu la pose de la pierre angulaire de l'école paroissiale St-Henri adossée à l'église du même nom située dans la rue Berlin.

Cette école, qui est de style moderne, remplace celle qui a été brûlée en juin dernier.

Des sœurs de la Charité Chrétienne y donneront l'enseignement aux petites garçons et aux petites filles sous la direction du révérend Rickard.

Comme pour l'église de la Mater Dolorosa l'archevêque Blenk a béni la pierre angulaire, puis il a fait une touchante allocution.

La pierre sous laquelle a été déposés des journaux, des documents et divers objets pieux, a été bénie par les architectes et les constructeurs et l'inscription suivante: "Cette pierre a été posée le 9 août 1908 par le très révérend James H. Blenk, archevêque de la Nouvelle-Orléans, Pie X étant Pape. Théodore Booseret, président, Martin Behrman, maire, et le révérend L. Richeb, pasteur de la paroisse."

Les révérends Laval, Massardier, Hankard, Brockmeyer, Jeanmard, Reddy, Spillard, Carré et Rheinboldt assistaient à la cérémonie.

Retour de M. Campbell.

M. Thomas C. Campbell, directeur des théâtres Tullane et Crescent, est rentré hier matin à la Nouvelle-Orléans, après un très agréable séjour dans le "Bay", où le défunt président Cleveland possédait une résidence d'été.

Le sympathique directeur est en excellente santé, et il se dispose à commencer incessamment les préparatifs de l'ouverture de la saison d'été au mois prochain pour les deux théâtres.

Il nous offrira aux habitués du Tullane et du Crescent que des pièces de tout premier ordre, a dit M. Campbell, entre autres celles qui ont obtenu le plus de succès à New York et à l'étranger.

Nous donnerons "The Merry Widow" qui a été représenté à New York, à Londres, à Paris et dans toutes les grandes villes d'Europe, et les études artistiques paraîtront successivement sur l'une des deux scènes.

M. Campbell a nommé M. Homer George agent de publicité pour les deux théâtres.

EN CRISES.

James Collins, un homme de couleur demeurant rue Magnolia, 831, se trouvait dans une charrette conduite par Hy Harris hier matin lorsqu'il a été victime de crises épileptiques. Il est tombé à l'angle des rues Carondelet et Commune et a été transporté à l'hôpital.

Il nous raconte comment il se sentait: "Jeux tu me penses?"

"Vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre. Vous ne vous ressemblez pas."

"Toi, tu es un bon garçon un peu léger, mais simple, brave et travailleur!"

"Avec une femme comme toi, du même caractère, honnête et loyale, tu aurais vécu tranquille, pas riche peut-être, mais heureux tout de même, si elle t'avait bien aimé, pour ton bonheur!"

"J'en connais une qui l'aurait fait avec joie. Tu n'en as pas voulu. Elle n'est pas belle d'œil vrai, mais elle avait ses qualités et surtout celle d'être dévouée jusqu'au sacrifice d'elle-même et de son propre repos, si elle avait pu assurer le tien."

"C'est la destinée! Si tu le veux, réfléchis avant de t'engager tout à fait. J'ai vécu près de toi en voisine et en amie. Tu sais que je ne te souhaite que du bien! Laisse-moi donc dire ma pensée. Je voudrais me tromper mais je ne pense pas que ce mariage te réussisse. Pourquoi? Je ne saurais te l'expliquer mais c'est une idée qui me tourmente. Je te la dis. Fais-en ce que tu voudras. Ce que je veux t'affirmer c'est..."

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

Le Roman d'Hélène

CHÈZ LES BERTRANDIER

—Donnant, donnant.—Soit.

—On t'avertira, fit Vandier. Prends tes mesures et prépare tes fonds. Mais c'est gênant un gosse pour ceux qui n'en ont pas l'habitude."

Une étourderie montait au front de Roussel qui demanda: "Pas de violence?... —Toujours par la douceur, fit Roussel en riant. Est-ce que nous avons l'air de types à mauvais coups?"

La Plémoisais se se frottaient pas. "Ni lui ni ses compagnons n'étaient de ceux qu'on se voudrait pas rencontrer au bord des bois ou dans un chemin creux."

On pouvait les prendre pour les plus honnêtes gens du monde. —Donc, c'est marché fait? demanda une dernière fois Oastobès.

—Oai. —Pas de plaisanteries au moins! Le notable commerçant de la rue Drozet déclara: "Un mari qui reprend son bien, c'est tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus simple... Le diable était de trouver le moyen... Nous l'avons. Roussel ne répondit pas. Le moment de l'action approchait."

A la pensée de la douleur d'Hélène, il se sentait attendri. En quittant la grande taverne, il lui sembla qu'il sortait du fond de l'enfer et qu'il venait de faire un pacte avec le diable.

Mais il avait engagé sa parole, et il se rappela le visage souriant de son rival, le marquis d'Orville, sortant de son magnifique hôtel, sur les ongles de son coupé.

—Il est heureux, pensa-t-il. Et moi, je souffre trop! Tant pis!... Le sort en est jeté!

XII PRÉPARATIFS C'était un dimanche. Six jours s'étaient passés. Jacques Roussel était devenu un autre homme.

Son parti pris, le calme était revenu dans son esprit. La Juliette le trouvait remis. Elle lui disait quand il passait devant sa loge, alerte, le visage reposé, pour aller à ses affaires: "—A la bonne heure, la mine est meilleure; vous avez l'air content... Vous voilà guéri. —Oui, ma bonne Juliette. —Je vous le disais bien... Avec le temps..."

Et le père Pigraud, chaque fois qu'il le rencontrait, lui faisait des compliments sur son changement.

—Comme vous avez raison de n'y plus penser. Un clochasse l'autre... On perd une femme on se trouve des douzaines qui ne demandent pas mieux que de la remplacer.

Il se rappelait une vieille idylle qui datait de cinq ans et à la

porte un mot de son ami Collinet, que la concierge y avait glissé.

"Je me suis occupé de toi. J'ai trouvé ce qu'il te faut, une occasion unique."

"Viens aujourd'hui on demeurera, vers onze heures. Je te présenterai à un de nos clients à qui j'ai parlé de toi."

"Si l'étais libre c'est moi qui partirais, mais j'ai une chaîne au pied, une petite chaîne qui me pèse et me retient."

"Ton affectionné, "COLLINET"

"P. B.—Pas besoin de te dire de te mettre sous les armes." Il y était.

Rasé de frais, à l'aise dans son meilleur complet, presque neuf, son chapeau rous sur ses cheveux courts, son pardessus marron, trop léger pour la saison, brochant sur le tout, il était à son avantage.

Il lui faisait une cour assidue, mais elle était honnête, scrupuleuse, et elle lui refusait ce qu'il sollicitait avec trop d'ardeur.

Alors elle s'était quittée. Il était descendu des commodes de la Batte à la rue Saint-Jacques, où il avait trouvé cette Hélène Albert qui devait lui inspirer une passion assez violente pour le pousser au mariage que l'autre, l'ouvrière, aurait tant désiré.

Depuis, il l'avait revue rarement, et il lui causait ensemble avec leur familiarité d'autrefois.

Elle végétait, toujours la même, toujours sage et toujours pauvre.

Déjà moins fraîche et moins jolie que quelle nature, si robuste qu'elle soit, si par et si fortifiant qu'elle ait été l'air respiré pendant ses premières années, révérait à une pareille existence.

Comme elle était laborieuse, celle-là, honnête et dévouée, bonne et aimante camarade!

Avec quelle yeux elle le regardait, comme elle était aux aguets, prête à tout pour lui plaire et l'obliger.

Il était que huit heures. Avant de sortir de sa chambre, il avait du temps devant lui. Il prit dans un tiroir, la lettre qu'elle lui avait envoyée la veille de son mariage et qu'il conservait presque comme une relique.

"Mon cher Jacques, C'est donc vrai! Demain tu vas te marier. Je vous ai aperçus il y a quelques jours, elle et toi! Tu ne me voyais pas. C'était un dimanche dans l'après-midi, au jardin du Luxembourg où j'étais avec une amie."

"Vous vous promeniez bras dessus bras dessous. Tu lui parlais avec animation; elle t'écoutait à peine. Ses yeux étaient rouges comme s'ils avaient pleuré. Pourquoi, puisqu'elle t'a

donné son consentement? "Jeux tu me penses?"

"Vous n'êtes pas faits l'un